

Nous savons par des expériences multiples qu'il est possible de mitiger grandement l'accès dans son évolution fluxionnaire en attendant d'arriver à en éloigner les époques et à éteindre peu à peu son apparition.

Sous ce dernier rapport, il en est de même pour la gravelle, car les deux affections sont absolument congénères et reconnaissent les mêmes origines pathogéniques.

Dans les deux cas, le traitement comprend deux périodes bien distinctes. La période d'accès fluxionnaire de la goutte, colliquative dans la gravelle ; et la période d'accalmie, pendant laquelle il est urgent d'appliquer le traitement curatif et préventif.

De tout temps ces deux périodes ont été traitées séparément.

TRAITEMENT DE LA GOUTTE

Déjà dans la première moitié de ce siècle, bien avant la découverte du salicylate de soude et de la colchicine, il existait des traitements physiologiques de la goutte. Grâce à eux, plus d'un goutteux pouvait se rendre la vie tolérable, sans renoncer aux plaisirs de la table.

J'en ai connu dans ma carrière deux exemples bien typiques. En 1860, dans la province de Constantine, j'étais dans la même localité qu'un fonctionnaire goutteux en même temps que très gastronome, M. M. de R. . . , chez lequel, cette affection héréditaire datait de plus de vingt ans.

Très versé en matière culinaire, où il aurait pu rendre des points à Brillat-Savarin, il était heureux et fier d'en fournir les preuves à ses amis.

En dehors de cette faiblesse, à peu près mensuelle, il était relativement sobre, et s'était composé un régime hygiénique où prédominaient les végétaux et les viandes blanches ; et où le grand air et les exercices pédestres entraient pour une très large part.

Tout cela était complété par l'usage des Eaux de Vals, et de boissons diurétiques agréables. Grâce à ces précautions, les ac-

cès de goutte se bornaient à un ou deux par an ; et dans ces grandes circonstances, il usait d'un sirop de colchicine amorphe, d'un spécialiste bien connu à Lyon. Toutes les autres préparations de colchicine avaient plus ou moins irrité son estomac, et, les avait prises en horreur. Voilà pour le premier exemple d'un goutteux héréditaire, faisant bon ménage avec son infirmité.

Le second, non moins intéressant, est plus instructif.

C'était aussi un goutteux héréditaire et fin gastronome que le vicomte de Lapasse, universellement connu à son époque dans le rayon de Toulouse à Bordeaux.

Très fin lettré, il avait en même temps la passion des recherches physiologiques et médico-pharmacologiques ; et longtemps il y avait consacré une partie de ses revenus qui étaient considérables.

C'est ainsi qu'un grand nombre de travaux anciens sur les essences et les élixirs (élixir de longue vie, or potable de Cagliostro, etc.), avaient été repris et refaits dans son laboratoire, et soumis au jugement des spécialistes compétents.

N'ayant aucune confiance dans la médecine organiciste de son époque, ses recherches avaient eu un double but. D'abord, celui de se tracer une hygiène diététique et thérapeutique scientifique, susceptible de le préserver des morsures de la goutte, sans le priver complètement des petites satisfactions d'une bonne table hospitalière. En second lieu, celui de scruter jusqu'à quel point il était possible de faire arriver le bipède humain à une très haute longévité.

Son but avait été doublement atteint. Témoins son *Essai sur la conservation de la vie*, publiée à l'âge de 80 ans, ouvrage remarquable, où se trouvent consignés, après des considérations chimiques et thérapeutiques très claires et très justes, les formules de ces élixirs, de ses baumes, de ses poudres composées et entre autres, de sa *poudre antipodagrique*.